

Les apparitions sont plus rarement mêlées aux transports du mysticisme protestant. Cette différence est due sans doute au caractère plus spirituel, moins symbolique, iconoclaste même, de la religion réformée, et particulièrement à la suppression du culte des saints et des anges. Cependant, les visions semblent aujourd'hui assez fréquentes en Amérique; mais cette contradiction est facile à expliquer. Convaincus qu'ils sont en communication avec de véritables revenants, nos contemporains d'outre-mer doivent de toute justice obtenir quelquefois le privilège de les voir; le plus ordinairement, néanmoins, les fantômes restent fort incomplets, et au lieu de personnages en pied et nettement dessinés, ce ne sont que des traits partiels et fugitifs, par exemple, des mains qui écrivent. L'enthousiasme de la nouvelle secte est aussi récompensé par des hallucinations de l'ouïe sans compter bien entendu les bruits qui appartiennent peut-être au même ordre de faits; non-seulement les *mediums*, mais les assistants entendent assez souvent des musiques lointaines, des fanfares militaires, des concerts aériens. Ces faits, dont on ne peut guère mettre en doute la nature non plus que l'authenticité, nous semblent un puissant argument en faveur de l'hypothèse qui explique par l'hallucination les bruits attribués aux *esprits* (1).

(1) En Amérique, des rappings médiums et des hallucinations;

Il ne serait pas impossible, cependant, que ces musiques merveilleuses ne fussent parfois des concerts réels et lointains, dont les *mediums* et leur sympathique société devraient l'audition exceptionnelle à leur extrême surexcitation sensoriale.

L'extase, enfin, se rencontre souvent avec le sibyllisme. D'abord, qu'est-ce que l'extase? Dans l'état ordinaire et normal, la force vitale se répartit hiérarchiquement, sous le gouvernement paisible de la volonté (libre et non libre), entre les organes et les facultés de l'existence interne, les facultés et les organes de la vie extérieure et de relation; mais cet ordre peut être troublé soit par l'organisme, soit par l'âme, quelquefois par l'un et l'autre tout ensemble. Certaines parties du cerveau, affectées à des fonctions tout internes, sont déjà le siège d'une surexcitation particulière. Que cette surexcitation, en s'accroissant, attire à elle la vitalité dans une proportion plus forte encore, l'animation des organes de la vie extérieure devra se réduire d'autant. Est-ce, au contraire, la volonté qui, dans la concentration ou réflexion portée à son plus haut degré d'intensité, dirige sur un sujet quelconque la puissance redoublée de l'intelligence, la vie inférieure et périphérique di-

en France, au contraire, ni rappings médiums ni hallucinations, rien entendu venant se joindre dans ces derniers temps au phénomène de la division psychique.

minue pareillement dans ce cas de tout ce que gagne l'autre ; elle se restreint plus encore lorsqu'un sentiment passionné emporte dans les régions supérieures la pensée et la volonté également asservies. Partant de cet état ou de l'encéphale, ou de l'âme, augmentez de plus en plus l'activité, la tension ou des organes déjà surexcités et, par conséquent, des facultés qu'ils desservent, ou des facultés intellectuelles et sentimentales en action et de leur instrument, et vous arrivez à une exaltation de plus en plus ardente de l'être intérieur absorbant toute la vitalité que peut émettre l'âme, tandis que les appareils extérieurs sont frappés d'immobilité, d'insensibilité, d'une sorte de mort. Lorsque ces conditions ont été souvent réalisées soit par l'initiative du cerveau, soit par celle de l'âme, la tendance leur devient commune, et l'effet se produit par leur concours simultané, sinon même instantané, au premier signal de l'un ou de l'autre : telle est l'extase. Si dans cette situation violente la volonté conserve assez d'énergie pour maintenir le moi et y rattacher le transport de l'intelligence et de la sensibilité intérieure, l'extase est simple, et l'individu retrouve après l'accès le souvenir des émotions par lesquelles il a passé. Le rêve s'est-il, au contraire, tellement dérobé dans son élan à la réaction de la volonté, que le moi n'a pu le ramener à lui et en a seulement eu

connaissance, l'extase se complique d'une scission intellectuelle, et, assistant à son propre ravissement comme à une scène étrangère, le sujet tombe en quelque sorte dans une seconde extase devant la première, convaincu que l'autre monde est descendu pour lui sur la terre, ou qu'il a réellement quitté celle-ci pour une autre sphère : telles étaient celles de Socrate conversant avec son génie... D'autres fois, la volonté est tellement déprimée, affaissée, que la seconde personne seule est livrée à l'exaltation, le moi complètement anéanti pour le moment : c'est dans ce cas qu'après l'attaque il ne reste aucun souvenir des sensations éprouvées. S'éloignant le moins de l'état ordinaire, la première espèce d'extase est celle où la raison demeure le plus entière ; la seconde s'élève plus haut et se déploie dans une plus large irradiation d'idées, mais perd trop souvent en justesse ce qu'elle gagne en élévation et en étendue. Affranchie de tout contrôle et complètement livrée à elle-même, la troisième ne peut guère être qu'un délire. On voit l'affinité du sibyllisme et de l'extase, caractérisés l'un et l'autre par l'affaiblissement ou même l'annulation de la volonté vis-à-vis de l'intelligence et de la sensibilité surexcitées, ayant probablement l'un et l'autre cette surexcitation pour cause, s'amenant mutuellement, allant se perdre ensemble dans le délire. Les rapports

de l'hallucination et de l'extase ne sont pas moins visibles. Donnant à la conception intérieure la vivacité de la perception, l'hallucination met sur la même ligne l'idée et la réalité. Pour que l'extase succède à l'hallucination, il suffit d'accroître l'énergie et de prolonger la durée de cette dernière, de façon à effacer et à faire disparaître complètement le monde extérieur. Est-ce au contraire l'extase qui arrive la première, il semble difficile qu'isolée du monde véritable elle ne transforme pas une partie de ses conceptions en perceptions, de ses idées en réalités. Le sibyllisme, l'hallucination et l'extase se tiennent donc de fort près; et il n'est aucunement surprenant que les pythonisses, et surtout les possédées, aient souvent offert ce dernier genre de désordre, avec les différences toutefois qui résultaient inévitablement du milieu si contrastant d'idées dans lequel vivaient ou les unes ou les autres. Dans l'Orient, où Dieu et l'univers sont confondus dans une immense et éternelle unité, l'extase ne pouvait être qu'une expansion ardente et vague de la sensibilité cherchant à unir l'existence individuelle, par la suppression de la pensée comme de la volonté, à la vie infinie du grand tout. Dans la Grèce, au contraire, où la religion et l'art montraient à l'envi les dieux sous les formes idéalisées de l'humanité, les absorptions intérieures des jeunes prêtresses devaient

revêtir une tendance hystérique et érotique beaucoup plus que religieuse, et aussi éloignées des unes que des autres étaient celles des malheureuses nonnes précipitées des rêves de la félicité éternelle dans l'enfer anticipé de la démonopathie. Leurs raptus extatiques, il y a tout lieu de le penser, ressemblaient fort, s'ils n'étaient identiques, à ceux des infortunés lypémaniaques brûlés, jusque sous Louis XIV, comme démonolâtres, sorciers, habitués du sabbat. C'était au même torrent d'idées et d'hallucinations que les uns, véritablement aliénés quoique partiellement et par accès, s'abandonnaient sans résistance, et que les autres, non encore complètement vaincues, disputaient avec désespoir ce qu'elles conservaient de raison. Qu'elle ait eu son point de départ dans l'organisme ou dans l'âme, l'extase implique la tension extrême, spasmodique, d'une partie du cerveau; que cette tension devienne un véritable érêthisme, un complet roidissement, la vie interne, loin de s'accroître, s'anéantit comme l'autre, et le corps présente à un plus haut degré encore les apparences d'une fin réelle. Lorsque, couronnant les horreurs de leur délire, l'extase, et surtout l'érêthisme cérébral, donnait aux malheureuses démoniaques l'effrayante immobilité de la mort, les spectateurs, glacés d'épouvante, croyaient assister au triomphe définitif de Satan

prêt à emporter sa victime au fond des enfers.

N'est-il pas superflu d'ajouter que le sibyllisme anodin de nos salons d'Europe et même celui d'Amérique restent bien en deçà de ces extrémités.

Un dernier ordre de faits venait prouver aux contemporains la réalité des possessions diaboliques : c'étaient les attitudes et les mouvements extraordinaires des énergumènes. Si l'on en croyait les récits parvenus jusqu'à nous, elles auraient été quelquefois enlevées de terre, collées aux colonnes des temples, fixées aux voûtes, ou demeureraient même suspendues au milieu des airs sans aucune espèce d'appui ni d'adhérence. Ces preuves péremptoires de la possession ne démontrent-elles pas par surcroît que ces prétendues invasions de l'enfer n'étaient qu'un désordre psychologique et nerveux? Déterminés par la contraction et l'extension des muscles, toutes les attitudes et tous les mouvements du corps humain dépendent, dans leur variété, de l'intensité, de la permanence ou de la rapidité de cette contraction et de cette extension. Or, n'est-ce pas précisément le caractère des maladies nerveuses de modifier profondément tous ces termes, d'accroître en particulier jusqu'au prodige la force de contraction et de ressort, ainsi qu'on le constate dans les établissements publics, où les aliénés se jettent par terre et se relèvent comme faisaient les énergumènes ; dans la pratique médicale, qui

montre des jeunes filles hystériques s'élançant aux plafonds, saisissant les poutres avec leurs mains ou avec leurs pieds, et restant fort longtemps dans cette position? Peut-on douter que ce ne soient des faits de ce genre qui, exagérés en passant de bouche en bouche, ou regardés par les témoins eux-mêmes comme contraires aux lois de la nature, ont donné lieu aux récits de démoniaques suspendus aux voûtes ou dans les airs?

Nous devons, ce nous semble, nous arrêter ici. Serait-il nécessaire de poursuivre les *esprits* dans quelques-unes des autres manifestations qui leur ont été jadis attribuées? Qui voudrait sérieusement soutenir l'existence des incubes et des succubes, quand il n'est pas un seul asile d'aliénés qui ne présente à l'observation quelques exemples d'hallucination de la vue, du tact, de l'ouïe, de l'odorat, identique à celles qui ont donné naissance à cette croyance des incubes et des succubes (1)? Les défenseurs fantaisistes du moyen âge se rejetteraient-ils sur la sorcellerie? Le premier et principal ordre de faits compris sous cette complexe dénomination a été complètement éclairé

(1) L'ensemble du phénomène est on ne peut plus facile à décomposer : exaltation du cervelet et de l'*amabilité*, sensations locales consécutives et vraies, amenant avec elle des hallucinations tactiles, visuelles, auditives ; ou, d'autres fois, après l'exaltation du cervelet, hallucinations tactiles, visuelles, auditives, achevant de provoquer des sensations locales vraies.

par la manigraphie moderne. Telles conditions générales, matérielles, intellectuelles, morales de la société, telle espèce dominante de folie. Aux âges de civilisation avancée, caractérisés par l'épanouissement et la diversité des idées et des sentiments, l'aliénation mentale, extérieurement diversifiée comme les idées et les sentiments, et naissant surtout de leurs excès et de leurs vicissitudes, se présente le plus souvent, surexcitation malade ou épuisement, comme le dernier terme de l'exubérante et orageuse activité qui dévore les individus et la société. Parmi les populations souffrantes et opprimées, au contraire, engendrée par toutes les pénuries héréditaires, pénurie elle-même et du sang et de l'âme, elle revêt presque exclusivement la forme de la mélancolie, mélancolie congénitale, endémique, dernier terme aussi et simple exagération de l'état dans lequel végètent des races vouées au malheur et à la crainte. N'était-ce pas, à ce titre, l'affection prédestinée des infortunés serfs attachés par la conquête aux glèbes à peine défrichées de l'Europe ?

Affaissement, diminution de l'être, la mélancolie ou lypémanie a pour naturelle conséquence une tendance extrême à la crainte, et cette crainte, par un enchaînement également logique, suit, à chaque époque, le cours des idées qui dominent. Est-il difficile de trouver dans quelle di-

rection devaient se porter de préférence les terreurs des mélancoliques, lorsqu'au-dessus de toutes les imaginations, et plus spécialement des imaginations populaires, planait sans cesse le fantôme du redoutable archange qui, disputant à la grâce les pensées et les sentiments des hommes, doit au dernier jour, en dépit du Golgotha, entraîner avec lui dans les supplices éternels presque toute la malheureuse descendance d'Adam.

Les lypémaniques, qui se prétendent aujourd'hui tourmentés par la police ou par leurs ennemis à l'aide de la physique ou du magnétisme, se croyaient (1), durant les tristes siècles du moyen âge, livrés, comme les hystériques des couvents, aux attaques particulières du hideux *Prince des ténèbres*. Le mélancolique commençait aussi par résister, mais plus profondément atteint, ses forces s'épuisaient plus vite, mais devant lui, en face de sentiments moraux et religieux moins énergiques, se déployaient les réminiscences de l'antique magie, de ses incantations *nocturnes*, de ses cérémonies bizarres, qui, prosrites par l'Église comme œuvres diaboliques, étaient naturellement venues se fondre dans le mythe chrétien... De plus en plus envahi par la maladie, en proie à des souffrances physi-

(1) Falret, *Clinique des maladies mentales*.

ques et morales plus cruelles chaque jour, le malheureux pouvait-il surmonter longtemps la tentation d'échanger les atroces douleurs qu'il endurait contre la participation et aux jouissances divinisées du mal, et à cette puissance qui rivalisait celle de Dieu... si vainement imploré?... La lutte n'était pas longtemps possible, et la nuit qui, en avivant les angoisses de l'infortuné, semblait ouvrir le règne de Satan, et le sommeil qui livre aux plus extravagantes conceptions même l'homme sain d'esprit, consumaient sans peine l'irresponsable apostasie du délire et du désespoir. Ainsi, l'on n'en peut douter, s'est formé, incomplet d'abord, et a surgi à la fois dans tous les pays de l'Europe où régnaient avec la même misère les mêmes frayeurs religieuses, l'affreux cauchemar du sabbat, mélange morbide d'idées préconçues, d'hallucinations, de souffrances réelles, redoublant de vivacité pendant le sommeil, pour revenir ensuite *durant le jour sous forme d'extase*.... Ces douleurs, ces *voluptés* plus horribles encore de la folie (1), le monomane en faisait confiance, comme les mélancoliques eux-mêmes font assez fréquemment connaître leurs divagations, et le récit accepté par tous comme vérité, répété, colporté, surchargé de nouveaux détails, allait s'offrir aux dispositions malades analogues, pour lesquelles il devenait,

(1) Colmeil, *De la Folie*, passion.

en vertu des lois de la contagion intellectuelle, un puissant stimulant, souvent une cause déterminante. De nouvelles vésanies se déclaraient alors, qui, calquées sur les relations transmises en fortifiaient l'authenticité ou, modifiées, enrichissaient l'horrible texte de variantes plus épouvantables encore. Quoi de plus favorable en même temps à toutes les propagations morales ou physiques, que l'uniformité du petit nombre d'idées qui s'élevaient du milieu de l'ignorance universelle? Dans ces masses si tristement homogènes, d'où auraient pu venir la résistance, la diversité? Les procédures enfin ne montrent-elles pas que si aujourd'hui le tiers au moins des dérangements d'esprit n'est qu'un lamentable héritage, le délire partiel de la sorcellerie passait souvent aussi, fatalité des familles, de génération en génération, comme d'un époux à l'autre?

Unité de misère affreuse, unité de croyance, unité d'ignorance, transmission héréditaire, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour comprendre comment la fable du Sabbat est devenue, en se répandant, le type dans lequel se sont moulées, durant des siècles, toutes les folies en germe dans les classes populaires, celles qui se compliquaient d'un développement plus considérable des instincts de violence (ignorance, brutalité, bestialité), trouvant aussi leur forme toute prête dans la lycanthro-

pie, issue des accidents et des craintes de la vie physique, comme la démonolâtrie, dont elle constituait une variété, empruntait la sienne aux terreurs de la vie spirituelle? Le mélancolique simple, se livrant à Satan, recevait en retour la puissance du sorcier et les joies du sabbat. Le lypémanique violent obtenait la faculté de se changer en loup, pour semer pendant la nuit la terreur et le carnage, et se repaître de sang (1).

Tel a été le premier et principal élément de la sorcellerie.

(1) Disons toute la vérité :

Les causes que nous venons d'indiquer ont produit le mal et sa permanence. Une autre cause surtout en étendait les ravages, et par là contribuait aussi à l'enraciner: c'était la cruelle intervention des officialités et des parlements. Ebranlant violemment les imaginations, les arrestations, les procès, les supplices si terribles répandaient de tous côtés le fléau sur les ailes de l'épouvante... Non contents, d'autre part, de livrer au feu les malheureuses qui s'accusaient de *traverser les airs* pour aller *danser avec les démons, manger des enfants non baptisés; adorer Satan moitié homme, moitié bouc, « osculantes alteram ejus faciem sub cauda positam, »* juges ecclésiastiques et juges laïques s'empressaient de saisir également tous ceux que les prétendues sorcières dénonçaient comme participant à leurs chimériques forfaits. Ceux-là, sains d'esprit, commençaient par se défendre avec énergie; mais, plongés dans des cachots, soumis jusqu'aux dernières limites de leurs forces aux atroces épreuves de la question, terrifiés par le sort de ceux qui les avaient précédés, partageant enfin l'erreur universelle sur l'intervention et la puissance de Satan, ils finissaient presque toujours par perdre aussi la raison, et alors, non-seulement ils *avouaient*, mais ils *soutenaient* à leur tour la réalité de toutes les impossibles abominations qu'on leur attribuait, et dénonçaient de nouveaux

La charge officielle d'interprète des dieux offrait dans l'antiquité une application légitime aux capacités extraordinaires et passives du système nerveux, tandis que les prêtres qui desservaient toujours de concert avec les vierges consacrées les sanctuaires où se rendaient les oracles, employaient les facultés actives soit à seconder les pythouisses, soit à soulager les malades, comme dans le temple d'Esculape, dont les prêtres touchaient et souvent guérissaient les infirmes. Une partie cependant des facultés passives se détournait vers la magie, la nécromancie et autres industries mal famées. Anathématisées en masse par l'Église et renvoyées par elle aux esprits infernaux (sauf dans quelques cas exceptionnels tels que les exorcismes....), ces mêmes aptitudes

*coupables* qui, passant par les mêmes phases, les suivaient bientôt sur le bûcher.... (Calmeil, *De la Folie*, passim).

Épidémies de possessions dans les couvents, épidémies de démonolâtrie dans les campagnes, l'enfer semblait déchaîné sur la terre, y soutenant la lutte contre les puissances spirituelles et temporelles armées de leurs plus efficaces moyens de défense, de leurs plus terribles moyens de destruction! Qu'y avait-il au vrai et au début? Quelques accidents d'hystérie, d'aliénation, dont la commune ignorance, l'égale fureur des exorcismes et des exécutions parvenaient à faire des milliers de victimes, les souffrances des possédées n'étant peut-être pas moins douloureuses que celles des infortunés lypémaniques qu'on abandonnait vivants aux flammes.

Possessions et sorcellerie ont disparu aussitôt que, par le progrès des lumières, on a cessé d'y croire.

ne purent faire autrement au moyen âge que d'entrer dans le domaine de la sorcellerie. Comment les hommes doués de la puissance magnétique n'auraient-ils pas, dans la stupéfaction qu'ils éprouvaient tous les premiers, reporté à Satan les effets qu'ils se croyaient parfaitement incapables de produire à eux seuls, et que tous, ignorants et savants, clercs et laïques, proclamaient à l'envi ne pouvoir venir que de l'enfer. Toutes les pratiques auxquelles ils se livraient, et dont quelques-unes aidaient réellement à l'action organique, dérivèrent tout naturellement ou du fait primitif et vrai, ou de l'interprétation qui lui était donnée. Maintenant à quelle classe d'hommes, qu'on veuille bien le remarquer, étaient plus particulièrement dévolues les fonctions actives de la sorcellerie? Aux pâtres, aux bergers, c'est-à-dire aux individus que leur vie solitaire, monotone, rêveuse, aux flancs des montagnes sauvages, sur le bord des étangs et des lacs mélancoliques, à travers les plaines immenses, plaçait dans le milieu le plus favorable au développement de l'individualisme instinctif et de l'influx nerveux, en même temps que le mystère, dont il leur était loisible de s'envelopper, prédisposait non moins admirablement à admettre, à redouter, à subir leur pouvoir surnaturel. Active ou passive, la foi double la force ou la passivité. Lorsque, après

avoir tout le jour nourri du spectacle et des bruits imposants de la nature le rêve d'un pouvoir supérieur et à la nature et aux hommes, le délégué, convaincu de Satan, revenait, vers le soir, dans une sorte d'enivrement concentré, réelle était sa puissance, et tous, hommes, femmes, enfants, tremblant sous son regard oblique et fauve, étaient prêts à décupler par la terreur la portée de l'influence qu'ils pouvaient véritablement subir. Pour compléter l'œuvre de la superstition, la tempête se déchainait-elle sur la terre, écrasant les moissons, ébranlant les chaumières, ou quelque épidémie venait-elle décimer les troupeaux, ou, plus terrible encore, les hommes eux-mêmes, il n'y avait plus de doute dans aucun esprit sur l'intervention du diable : la preuve était là, et les témoins ne manquaient pas pour attester qu'ils avaient aperçu le ministre de l'enfer préparant le fléau sur la bruyère déserte, ou même en plein jour sur les nuages. Le sorcier n'avait certainement pas appelé l'orage, forgé la grêle, empoisonné l'atmosphère; mais dans les conditions où il se trouvait placé vis-à-vis des populations, et les populations vis-à-vis de lui, les effets qu'il lui était véritablement donné de produire devaient dépasser de beaucoup ceux qui s'obtiennent en nos jours de scepticisme et d'incrédulité, et peut-être n'est-il pas absolument déraisonnable de

penser qu'il déterminait parfois, s'il ne faisait naître quelques-unes des affections qui ont pour origine et pour caractère particulier le trouble de l'appareil nerveux. Son action devait même, dans certains cas, aller plus loin encore. Il flotte souvent dans notre organisation des principes morbides, des germes de maladie que l'intervention d'une cause secondaire, qu'une secousse quelconque suffit à transformer en maladies véritables. L'impulsion magnétique du sorcier pouvait devenir cette cause, imprimer cette secousse, lorsqu'il trouvait sous sa main des sujets d'une très-grande susceptibilité (1). Rares en tous les temps, les individus investis de la puissance de domination nerveuse devaient l'être plus encore au moyen âge; mais, par contre, les sujets disposés à la subir devaient se rencontrer fréquemment en ces temps pour lesquels d'aucuns se prennent aujourd'hui à leur aise d'un posthume amour, mais dans lesquels régnaient en réalité toutes les misères du corps et de l'esprit, — parmi ces multi-

(1) Comme, au contraire, dans l'antiquité, les prêtres d'Esculape, dont nous parlions tout à l'heure. . . . Plus tard. . . . Apollonius de Tyane, et, dans les temps modernes, Geatreakes, Gassner et d'autres thaumaturges, relevaient les forces vitales, et rétablissaient l'équilibre des santés: bons et mauvais miracles émanant également de la puissance humaine dirigée vers une bonne ou une mauvaise fin par la liberté faillible des volitions et des pensées de l'homme.

tudes infortunées courbées sous tant de jougs, prêtes à les subir tous, et en qui le malheur développait surtout les capacités passives et souffrantes de la nature humaine (4).

Il est enfin une série de faits très-contestés, mais qu'il nous semble impossible de passer sous silence. On est fort loin de connaître les lois qui dirigent les mouvements de l'électricité à travers les éléments du monde purement matériel. Quelles modifications subit-elle en se mêlant à l'organisme humain, à l'appareil nerveux? On le sait moins encore. Dans cette ignorance générale, quelqu'un a-t-il le droit d'affirmer l'impossibilité de tel ou tel phénomène, de poser dès à présent des limites à une puissance encore si mystérieuse? L'intervention de l'électricité dans la production des mouvements musculaires et de plusieurs autres phénomènes de la vie animale est, nous

(4) Ces magnétiseurs malfaisants, jeteurs de sorts, méritaient d'être châtiés. Mais plus rares encore par ce fait, que plusieurs de ceux qui avaient reçu de la nature ce don étrange, pouvaient l'ignorer toute leur vie, ou, l'ayant éprouvé par hasard, s'abstenir, pour divers motifs, d'en user; parfaitement sains d'esprit, souvent intelligents et avisés, ils ne se livraient pas eux-mêmes par leurs indiscrétions, comme les malheureuses lypémaniques, et l'action qu'ils exerçaient pouvait souvent empêcher même les hallucinées de les comprendre dans leurs maladies dénonciations. Ils ont dû, par conséquent, ne figurer qu'en très-petit nombre parmi les innombrables victimes qu'envoyaient émulativement à la mort officialités et parlements.

croyons, reconnue aujourd'hui par tous les savants : le cerveau est la source, et les nerfs servent de conducteurs. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que dans un état exceptionnel, anormal, l'encéphale produisit une quantité surabondante de fluide, et que les nerfs en projetassent en dehors une partie qui se mettrait, par l'intermédiaire de l'air atmosphérique, en rapport avec les électricités des substances voisines, animales ou minérales? Les savants nous apprennent que les filets nerveux peuvent être remplacés dans certains cas par les fils métalliques employés dans les laboratoires. Par là, n'établissent-ils pas eux-mêmes la parfaite analogie de la machine humaine et de la machine électrique inventée par la science? Tel serait donc tout le mystère. État ordinaire de la machine humaine, effets qui expirent à la surface de nos tissus; état anormal, extrême, effets qui dépassent cette limite. Mais, tandis que la machine des laboratoires et son électricité n'obéissent qu'indirectement à l'action du bras qui fait tourner la roue, l'appareil humain et le fluide qu'il développe, obéissant immédiatement aux mouvements instinctifs de notre âme, à ses pensées, à ses volontés, met à leur service non-seulement toute sa puissance, mais celle des électricités extérieures temporairement subordonnées à la nôtre par les relations qui unissent entre elles toutes les

électricités. De là les attractions et impulsions exercées à distance, et les effets plus extraordinaires encore, presque universellement déniés aujourd'hui, mais qui, unanimement admis jadis, furent pendant tout le moyen âge portés de droit au compte des puissances infernales, toutes les fois qu'ils n'étaient pas attribués à l'intervention de Dieu ou à sa délégation (1).

(1) On a plusieurs fois trouvé sur le corps d'individus tués par la foudre l'empreinte d'objets, tels qu'un fer à cheval, placés à une assez grande distance, mais que le courant électrique avait traversés. Le fluide a donc la propriété de *saisir* en passant et de *transporter* des formes (nouveau moyen d'imprimer ou de graver à distance). Au lieu d'un fer à cheval, mettez une épée; au lieu de la foudre, un courant moins violent, et vous avez la blessure à distance sur l'homme qui, à l'instar du berger Thorel, projetant hors de lui un courant électro-nerveux, donne à sa sensibilité, à sa vulnérabilité, la même extension qu'à son activité. — Si Thorel a pu être blessé à distance, à plus forte raison aurait-il pu frapper lui-même de loin; effrayant pouvoir! La conclusion n'est peut-être pas aussi légitime qu'il semblerait. Admettons cependant qu'il aurait été dans la puissance du fameux berger de Cidoville d'égratigner l'enfant, l'être *faible* qu'il avait, à ce qu'il paraissait, *ensorcelé*, il n'a pu toutefois ensorceler le curé, malgré sa crédulité, et celui-ci, au contraire, l'a blessé. L'être doué de quelque force, avec la volonté de se défendre, aurait la faculté d'atteindre le *sorcier* à l'aide du prolongement électro-nerveux de son organisme, et ce dernier ne pourrait rien contre celui qui lui rend guerre pour guerre, à supposer l'exactitude de toute cette histoire. — S'il venait à être démontré que le fluide électrique n'existe pas; tel du moins que nous le comprenons, et que les phénomènes qui lui sont aujourd'hui attribués sont principalement dus à des changements *sympathiques* dans la manière d'être des substances, l'explication

Pour résumer ces trop longs développements, tous ces phénomènes de si diverses apparences, inspirations des pythonisses, magie et nécromancie de l'antiquité, — possessions diaboliques et sorcelleries du moyen-âge, — magnétisme, tables parlantes, rappings, knockings, writings mediums de nos jours, — évocations, apparitions, hallucinations de toute espèce et de tous les temps, incubes, succubes, démon familier de Socrate, mal de laïra, tous ces faits, en un mot, qui, depuis les chênes prophétisants de Dodone, jusqu'au cercle magique de M. Dupotet, ont été attribués aux dieux, aux démons, aux esprits, plus brièvement, au diable, ils ont tous une même origine parfaitement naturelle: l'état exceptionnel et morbide du système nerveux. Cet appareil plus ou moins gravement affecté, voilà le diable, et il n'en faut pas chercher d'autre. En veut-on une dernière preuve? Dans la grande majorité des anciens temples, ce sont des prêtresses qui servent d'organe aux dieux. Pendant les quatorzième, quinzième, seizième, siècles, la démonopathie qui ravage une foule de couvents de femmes n'atteint pas une seule communauté d'hommes. Acceptant pêle-mêle le vrai et le faux, l'ignorance de ces malheureux

ne perdrait rien de sa valeur : la combinaison de l'électricité avec un certain état de l'organisme humain ne serait plus qu'un certain état de cet organisme.

siècles confondait plus encore tous les phénomènes. La tradition témoigne cependant comme l'histoire que les femmes éprouvaient plus fréquemment que les hommes les hallucinations du délire sabbatique, et que par les hommes, au contraire, était plus souvent exercée la sorcellerie active ou magnétisation; de même que la lycanthropie, développement maladif des instincts de violence, était exclusivement réservée au sexe masculin. Semblable partage de nos jours : les hommes remplissent seuls les fonctions de magnétiseur, des femmes ou de très-jeunes hommes : celles de somnambule; et le sibyllisme ressuscité par deux jeunes filles est presque uniquement continué sur l'une comme sur l'autre rive de l'Atlantique ou par des jeunes filles, ou tout au moins par des femmes.

Qu'est-ce à dire, sinon que le sibyllisme, la possession, la vision à distance, la communication de pensées, l'extase ayant pour cause commune la dépression de la volonté et l'exaltation de la sensibilité, doivent se rencontrer plus souvent chez le sexe qui a pour caractère distinctif la faiblesse relative de la volonté, la prédominance de la sensibilité et du système nerveux, comme le rôle de magnétiseur, qui exige une force supérieure de volonté, et la lycanthropie, qui suppose la surexcitation des penchants de violence et de destruction,

appartenir au sexe chez lequel sont plus largement développés et la faculté de vouloir, et les instincts destructeurs (1).

Ainsi, la nature se montre fidèle à elle-même jusque dans les manifestations qui nous semblent les plus excentriques et les plus anormales, mais qui ne sont telles que pour notre ignorance incapable de saisir le lien qui rattache tous ces faits au centre commun. Comme à la veille la nature a opposé le sommeil, à l'homme elle oppose la femme, et celle-ci étant au premier ce que le sommeil est à la veille, les phénomènes qui tiennent plus du sommeil que de la veille se développent plus fréquemment dans le sexe féminin que dans le sexe masculin.

Le monde, en effet, n'a pas eu deux législateurs, mais un seul. Comment l'homme pourrait-il se diriger au milieu des forces de l'univers, si elles obéissaient à des règles contradictoires, variables,

(1) L'antiquité regardait généralement la pureté virginale comme indispensable pour être jugée digne par les dieux de leur servir d'interprète. Les pythonisses étaient, en effet, presque toutes vierges; tel était aussi l'état de la plupart des possédées du moyen âge, entrées fort jeunes en religion, et tel est presque universellement celui de nos *mediums* comme de nos somnambules. Qu'est-ce à dire? Sinon que la dualité se manifeste de préférence non-seulement chez la femme, mais à l'âge et dans la condition qui présente à un plus haut degré ces deux caractères: faiblesse relative de la réflexion, c'est-à-dire de la volonté, prédisposition à la surexcitation cérébrale de l'hystérie.

arbitraires, ou si des démons, des esprits, je ne sais quels êtres, venaient à chaque instant y jeter le trouble? Comment l'univers lui-même pourrait-il subsister? Dans l'ignorance des principes qui président aux mouvements du monde, l'humanité naissante voyait partout l'intervention actuelle des dieux, de leurs volontés, de leurs caprices; mais à mesure que l'expérience et l'étude lui permettent de comparer les phénomènes, comprenant mieux leur marche et leur enchaînement, elle restitue à l'action première et créatrice ce qui lui a toujours appartenu. Lorsque certains faits semblent contraires à l'ordre établi au commencement des choses, soyez assuré que vous avez posé trop près la limite de la force, dont vous prenez fausement l'extension dernière et exceptionnelle pour l'application d'une force nouvelle et contraire, ou que vous ne cherchez pas assez haut la cause du phénomène, opposé peut-être à la règle secondaire à laquelle vous le soumettez, mais conforme à une loi plus générale dominant la règle inférieure sur laquelle reste fixé votre regard.

Parce que nous nous efforçons de rectifier ainsi de fausses idées, nous accusera-t-on de nuire à des croyances respectables et utiles? L'erreur et l'ignorance pourraient donc servir la vérité? Elle aurait besoin de tels auxiliaires, ou l'intelligence de l'homme fait à l'image de Dieu n'aurait pas été

formée pour le posséder? — Non; il n'est qu'un seul Dieu, Dieu de lumières et non de ténèbres, dont la création tout entière est le reflet. Plus l'homme et les autres êtres libres, auxquels n'est pas encore accordée la contemplation directe de la divinité, connaîtront, pénétreront ce simulacre, quelque altéré qu'il soit, plus ils s'anéantiront devant la puissance, la sagesse, la bonté dont l'univers n'est que l'expression imparfaite et finie, autant que le fini, misérable et terne, peut représenter l'infini, radieux et inénarrable.

Le monde, c'est la mystérieuse échelle qui conduit de la terre au ciel. Écartons, écartons les nuages qui arrêtent le regard et l'ascension de l'homme!

Quelques-uns s'obstineraient-ils encore à repousser le naturalisme des phénomènes que nous venons de passer en revue : il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils reprennent, sans en excepter une seule et avec toutes leurs conséquences, toutes les croyances inséparables et indivisibles du moyen âge.

Admettant les obsessions, il faut croire que les démons se présentaient sous les plus horribles formes, comme en brillant cavalier, en chien, en chat, en religieuse, en prêtre. Les chiens et les chats parlaient aussi bien que les faux prêtres et les fausses religieuses, et si les uns étaient pure il-

lusion, les autres pouvaient l'être également; et si toutes ces apparitions n'étaient qu'un mirage de la maladie, il n'y a plus d'obsessions. D'autre part, si le diable était derrière toutes ces figures, il est également présent aujourd'hui sous les images semblables ou analogues qui tourmentent les prétendus aliénés de la science moderne. Il n'y a plus d'hallucinations; rayons le mot : il n'y a plus que le diable.

Admettant la possession, il faut croire que les R. P. exorcistes Lactance, Surin, Tranquille, c'est-à-dire des prêtres investis du pouvoir de chasser les démons, ont été envahis eux-mêmes comme les Ursulines de Loudun, les Bénédictines de Madrid, les filles de Sainte-Élisabeth et des milliers d'autres : mêmes phénomènes, même langage, mêmes esprits infernaux se faisant connaître par leur nom. Si vous croyez Issaacharum parlant par la bouche de M<sup>me</sup> de Belfiel, vous devez le croire s'exprimant par l'organe du R. P. Surin, *ce puissant exorciste...*, dit un auteur du temps. D'autre part, si l'on attribue à *Guilmon, Péron, Maron, Pithon, Ramond, Sabulon* et au sort de *taciturnité* les phénomènes d'hystérie, de catalepsie, d'épilepsie, de somnambulisme, d'extase constatés sur les religieuses ou séculières de Loudun, de Louviers, de Chinon, d'Aix, il faut rapporter aux mêmes anges déchus, ou à *Barabbas, à Pu-*

*tiptar*, à *Charbon d'impureté*, à *Lion d'enfer*, les accidents identiques que l'on observe aujourd'hui dans les hôpitaux ou ailleurs. Si la nature n'a pas suffi aux quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième siècles pour expliquer toutes ces maladies, elle ne suffit pas davantage maintenant. Supprimées comme l'hallucination, ces affections sont remplacées par cette admirable simplification de la pathologie : « le diable. »

Il faut croire à toutes les folies du sabbat : au grand diable présidant l'assemblée en forme d'homme affreux, de levrier noir, de bœuf d'airain, d'arbre sans bras ni pieds, avec une, deux, trois, quatre cornes, dont une lumineuse éclaire la fête; aux festins orgiaques tantôt de mets exquis, tantôt de viandes fantastiques, le plus souvent de vipères, de chair de pendus, de cœurs d'enfants non baptisés; — aux danses nues, dos à dos, effrénées, indescriptibles; — à la promiscuité plus indescriptible encore entre sorciers, sorcières, diables, diabesses; — aux messes célébrées par des prêtres apostats bigarrés de rouge et de blanc; — aux baptêmes de crapauds habillés de velours noir; — aux hergeries *dito* que des enfants gardent avec des gaulés blanches; enfin, à toutes les conceptions les plus extravagantes et les plus horribles qui puissent germer dans des cerveaux en délire. Ne retranchez pas un seul de ces détails certifiés par

des centaines de témoins, nous allons dire de martyrs morts en maintenant leur affirmation; car, un seul révoqué en doute, tous peuvent l'être également. Le sabbat alors est compromis, et une fois avoué que la démonolâtrie pourrait bien n'être qu'une folie, avec plus d'avantage encore pourrait-on soutenir la même thèse et de la possession, premier degré de la démonolâtrie, et de l'obsession, premier degré de la possession : tout l'édifice s'écroule.

Il faut croire aux loups-garoux comme aux sorciers. Si la pommade préparée par le diable n'avait pas l'efficacité de changer les hommes en loups et les femmes en chattes ou en chouettes, elle pourrait bien ne pas avoir celle de vous transporter, sans que vous quittiez votre lit, au fond d'une forêt, sur le sommet d'une montagne, au bord du Jourdain; et voilà encore le sabbat exposé : or, vous savez la conséquence.

Il faut surtout croire au pouvoir des sorciers et sorcières, qui est la puissance même de Satan; car Satan, dépouillé de sa puissance, que devient-il? à quoi sert-il? En outre, l'obsession et la possession, qui mènent au culte de Satan, sont le plus souvent amenées par les maléfices des adorateurs que l'archange rebelle a précédemment conquis. Que devient l'effet, si la cause n'est plus? C'est donc article de foi, que les suppôts de l'enfer tiennent

en leurs mains et peuvent répandre sur la terre la stérilité, la tempête, la maladie, la mort. La nature entière leur obéit, et l'homme comme l'animal, la plante comme la bête sont exposés à leurs atteintes souveraines. Si tel était le pouvoir des sorciers en l'an de grâce 1500, tel il doit être encore en 1855.

... Il faut croire tout aussi fermement aux possessions *moins violentes*... S'il n'était pas vrai que l'incube Balban eût été nombre d'années l'époux de la béate Madeleine de la Croix, vénérée comme une sainte par des princes, des rois, des évêques, des cardinaux, et qu'au moment où il fut condamné au feu le curé septuagénaire dont parle Bodin cohabitât depuis quarante ans avec la succube Hermeline, à ses côtés, le jour comme la nuit, tout se retrouverait encore mis en question. Hermeline et Balban n'ont pas d'autre titre que Behemoth, Beherit, Belphégor, Lizabet, Carreau, Morguet, ou que Moyset, et Guillemain, qui fournissaient la graisse miraculeuse aux loups-garoux Burgot et Verdung brûlés vifs à Poligny en 1521. Tous ces diables appartiennent à la grande famille dont Satan est le chef. Disons mieux : toute la dynastie des démons, dont je ne sais quel auteur compte 5 à 6 millions, se résume en un seul : Satan ! comme l'obsession, la possession, le sabbat, les loups-garoux, les incubes et succubes, en un

seul fait : l'intervention dudit Satan. C'est tout à prendre ou à laisser.

Adoptant les créances du moyen âge, force est d'adopter la jurisprudence qui en était rigoureusement déduite, c'est-à-dire d'applaudir des deux mains à ces exécutions si terribles, si fréquentes, si larges ; à ces bûchers presque permanents où, d'un bout à l'autre de la chrétienté, on a, pendant des siècles, jeté pêle-mêle, comme dans la gueule de l'enfer et pour les y faire arriver plus vite, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des prêtres.....

Vous n'êtes pas au terme. Aux mêmes maux les mêmes remèdes, aux mêmes crimes les mêmes châtiments. Procédant aujourd'hui comme au moyen âge, il faut, sous peine d'inconséquence, livrer aux flammes tous les rappings, knockings, writings, speakings mediums de l'un et l'autre continent, et avec ces jeunes filles, démonolâtres déguisées, leurs pères, mères, parents et amis, tous complices de ces opérations diaboliques, sabbat des salons. Les sorciers, s'écriait le juge Boguet, sont tellement nombreux, qu'ils pourraient lever une armée égale à celle de Xercès. Que n'ont-ils un seul corps, que je puisse les brûler sur un seul bûcher ! Voilà un homme ! — 40,000 mediums et 500,000 adeptes en ce moment dans la seule Amérique ! On ne peut faire

moins que Boguet, car, à ces 500,000 sorciers américains il faut ajouter tous ceux d'Europe, plus les magnétiseurs, les somnambules et tous ceux qui les consultent ou s'en amusent. Est-ce tout? Non. Il faudrait encore, pour être un peu complet, faire déterrer Mesmer, Puységur et cet excellent M. Deleuze, comme en 1647 l'évêque d'Evreux et le parlement de Rouen firent arracher à la tombe, sur la dénonciation de la démonopathe Madeleine Bavan, les restes du curé Picard, mort quelques années auparavant (1542) en odeur de sainteté!

Ces exécutions sont absolument nécessaires et sans doute d'autres encore; il est, toutefois, une mesure préalable et urgente: l'efficace justice que réclame l'état du monde pouvant être assez difficile à obtenir des magistrats d'aujourd'hui, tous un peu entachés de sorcellerie, il est indispensable de commencer par ressusciter les anciens parlements, surtout celui de Normandie qui, en 1676, adressa une si courageuse remontrance à Louis XIV, pour avoir commué en bannissement la peine de dix-sept sorciers que ledit parlement avait condamnés au feu, *more majorum*. Les juges ecclésiastiques seront moins difficiles à trouver; nous pouvons déjà compter sur .....; et les nouveaux dominicains de M. Lacordaire ne refuseront probablement pas de reprendre les glorieuses traditions de leurs ancêtres spirituels qui, chargés en 1504 de sévir

contre les *stryges* de la haute Italie, faisaient périr, dans le *seul district de Come*, plus de mille femmes par année. Ces misérables se reconnaissaient, il est vrai, coutumières d'aller la nuit, sous forme de chattes, sucer le sang des petits enfants endormis!

Se rejeter dans toutes les extravagances et toutes les atrocités du moyen âge, ou accepter un ou deux faits physiologiques et psychologiques de plus, telle est en effet, Monseigneur, la très-simple alternative à laquelle en définitive se réduit le débat.

Ramené à ces termes, il n'est plus même suffisamment sérieux, et je demande vraiment pardon à Votre Grandeur de l'en avoir de nouveau et si longuement entretenue.

